# Cherbourg

Didier Decoin
Natacha Hochman

Isoète

1557168

# CHERBOURG

Fol- Lk7
63290

Natacha HOCHMAN
Didier DECOIN

# CHERBOURG

isoète

DL-10071993-21181

A mes chers gokiburi, Charlot et Delphine.

N. H.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

C'est une longue et fine jeune fille de Normandie qui n'a pas encore dix-sept ans. Celles et ceux qui l'ont approchée ce matin-là nous ont rapporté que ses cheveux bouclés, qu'elle a coupés elle-même de façon qu'ils ne lui descendent pas tout à fait jusqu'aux épaules, sont d'un châtain si lumineux qu'ils en paraissent presque blonds, et qu'ils sentent délicieusement le parfum des fleurs d'iris. Elle porte une robe de soie grise sur le haut de laquelle bouillonne un grand rabat de dentelle blanche. Ses petits pieds sont pris dans des mules de velours noir qui ne font pas de bruit quand elle marche. Elle a des yeux sombres et doux, fendus en amande, et une bouche enfantine qui évoque sa fleur préférée - la rose pâle, quand elle est encore en bouton.

Elle est regardée comme une des plus jolies filles de son temps. Le roi lui-même en est convenu, or ce roi est Henri IV, et l'on sait qu'il s'y connaît en femmes.

Tout en elle est donc adorable, sauf un détail choquant : ses mains sont attachées.

C'est le bourreau Jean-Guillaume qui les lui a liées tout à l'heure, davantage parce que c'est la règle que par crainte que la jeune fille tente de se soustraire au supplice ; il a d'ailleurs pris soin de ne pas la blesser, se contentant d'un ligotage souple et mou, et non point derrière le dos mais sur le devant du corps.

Sur l'échafaud, tout de même, elle demande de sa voix claire si, vraiment, on ne pourrait pas lui détacher les mains : c'est qu'elle voudrait bien se bander les yeux elle-même, et elle-même dégager de part et d'autre de sa nuque les boucles de ses cheveux qui pourraient émousser le rasoir de la lame. Elle sera très sage, promet-elle.

Le bourreau Jean-Guillaume consent et, de ses doigts engourdis davantage par l'émotion que par la froidure de ce matin de décembre, il dénoue la corde rugueuse entravant les poignets de la condamnée. Maître Jean-Guillaume est prêt à tout pourvu qu'on en finisse. Il n'en peut plus de dévisager cette merveilleuse petite fille que son office terrible va l'obliger dans un instant à couper en deux, à hauteur du cou. Pour la première fois, la foule qui a envahi la place de Grève et ses alentours voit des larmes couler sur les joues d'un bourreau.

La très jeune fille sourit et s'agenouille sur l'échafaud qui sent la sciure, les planches fraîchement équarries. De ses mains libres à présent, elle enlace la grosse bûche placée là en guise de billot. Elle pose sa joue sur le bois.

Alors l'épée à un seul tranchant monte vers le ciel, en reflète un instant la froide lumière hivernale, puis retombe en sifflant.

Ainsi meurt à Paris Marguerite de Ravalet, née au château de Tourlaville dont la tour octogonale dite " des Quatre Vents " se dresse à une lieue à peine à l'est de Cherbourg.

Son frère Julien sera exécuté quelques minutes après elle, sitôt qu'on aura repoussé sur un côté de l'échafaud le corps de la jeune fille en robe de soie grise devenue robe de sang.

Tous deux, Marguerite et Julien, ont été condamnés pour des relations incestueuses qui duraient depuis leur tendre enfance.

Il apparaîtra peut-être étrange que je choisisse l'image d'une fille coupable d'un crime contre nature pour note inaugurale de la ballade de Cherbourg. Mais n'est-ce pas la liberté du voyageur que d'entrer dans une ville par la porte qu'il veut, même si c'est la porte la plus basse, la plus dérobée, et celle qui donne sur les ruelles en apparence les plus fangeuses ?

Et le fait est qu'à l'époque où Marguerite, l'enfant terrible des Ravalet, perd sa trop jolie tête en place de Grève après l'avoir autrement perdue dans la fameuse " chambre bleue " du château de Tourlaville qui abrita ses amours interdites, Cherbourg n'est encore qu'un dedans d'escargot, un labyrinthe assez infâme de venelles plus gluantes et plus glauques les unes que les autres...

D'ailleurs, préfigurant en somme la tragédie des Ravalet, Cherbourg naquit très probablement de l'inceste entre Frère Rocher et Sœur Océane. Lui, le frère, c'était la montagne du Roule, et elle, la sœur, c'était ce bief salin séparant le continent européen de l'île d'Angleterre.

Leur union, s'il faut en croire le scribe qui nous la rapporta bien plus tard - un certain moine Jean attaché à l'abbaye de Marmoutier près de Tours -, se noua au temps où les légions romaines, qui avaient déjà pris position dans la presqu'île du Cotentin un demi-siècle avant Jésus-Christ, décidèrent d'en faire un camp retranché contre les flottilles des Barbares qui tentaient de pénétrer l'Empire romain par l'Est et le Nord, en même temps qu'une base avancée en vue d'une éventuelle invasion de l'Angleterre.

Les stratèges de Rome avaient tout de suite vu que le Roule - qui ne s'appelait pas encore ainsi, la montagne tient son nom de la langue du moyen-âge dans laquelle *roule* signifie *grès brut* - représentait une idéale fortification naturelle tandis que la mer, selon l'état de calme ou de fureur qu'elle offrait, pouvait servir aussi bien de vecteur d'invasion vers les côtes anglaises que d'obstacle aux raids des Barbares surgis des brouillards.

Selon le moine Jean, les légions romaines, ouvrant dans la roche des béances formidables et abattant les arbres qui étaient en multitude dans les forêts voisines, établirent sur le site une place-forte de granit et de chêne, ceinte de murailles prodigieuses, au cœur de laquelle ils dressèrent *des tours tellement rapprochées (...) que c'était à peine si l'on pouvait étendre la lance d'un soldat d'une tour à la suivante.* Impressionné par cette architecture grandiose, le scribe de Marmoutier n'hésite plus : une telle forteresse ne pouvait qu'être appelée la ville de César - *Cesaris Burgus*, d'où notre moine fait venir le nom de Cherbourg.

Emporté par son rêve à grand spectacle, le frère Jean a très probablement exagéré l'importance de ce premier Cherbourg à la romaine - et surtout, il s'est trompé sur un point : César n'a jamais eu l'intention d'attaquer l'Angleterre en prenant le site de Cherbourg comme base de départ. (1)

Mais pour autant, songe n'est pas mensonge : au XVII ème siècle, on a retrouvé dans les contreforts mêmes de la montagne du Roule un tombeau contenant une ceinture d'or et des monnaies datant de l'antiquité romaine tandis que, plus récemment, lors du creusement de fondations dans l'actuel centre ville, on exhumait sur une quinzaine de mètres les restes de murailles épaisses de 3,50 m, et dont la technique et la composition confortent indiscutablement l'hypothèse du *castrum* antique.

Sous l'étranglement des ruelles dort une extravagance antique, un mélange de somptuosité revêche et de lascivité cruelle. Les peplums des premiers Cherbourgeois sont retournés en poussière, mais à n'en pas douter subsistent encore, sous les pas de velours des chats qui hantent la nuit le parking Notre-Dame, les ossements confondus d'un centurion et d'une prostituée, échoués là l'un et l'autre après une longue migration depuis les lointaines rives du Tibre.

Né d'une place forte somptuaire où, dans les feux du couchant, les buccins de légions désœuvrées sonnaient face à la mer le glas d'un Bas-Empire romain s'effilochant peu à peu, ou bien rejeton d'un austère et rugueux camp retranché où des soldats désenchantés mettaient des loups à la broche quand l'approvisionnement manquait, toujours est-il que l'empilage de pierres énormes et de briques roses qui deviendra Cherbourg va croître désormais de château-fort en citadelle,

ses murailles semblant pousser sur les ruines et les avatars les unes des autres.

Sur les vestiges sans doute encore impressionnants du premier *oppidum* de Cæsaris Burgus, que les gallo-romains appellent Corio-Vallum (c'est-à-dire le retranchement de l'armée), que les Germains nomment Harisburg et les Anglais Chirburgh, les seigneurs du Haut Moyen-Age et leurs hommes de guerre bâtissent une nouvelle forteresse.

Une demoiselle va faire alors son apparition dans ce décor redoutable

Je ne sais si cette demoiselle était elle aussi, ou plutôt elle déjà, une longue fille en robe grise et dentelle blanche. Mais son histoire avec Cherbourg prend bourgeon sur une histoire d'amour - peut-être la première véritable histoire d'amour de cette ville encore crispée dans ses langes de granit, et qui, jusqu'à ce jour de janvier 1026, n'a probablement résonné que des gloussements trop rauques des filles à soudards.

La demoiselle était une princesse, la princesse Adèle, fille du roi capétien Robert le Pieux. Elle venait tout juste de célébrer, dans un grand faste d'étendards, de chevaux et de sonnailles, ses fiançailles avec le duc de Normandie Richard III. Lequel Richard lui concéda alors, à titre de douaire, et entre autres libéralités, deux biens qui valaient tout ce que les fées des contes peuvent offrir à une jeune personne : le château de Cherbourg avec, comme anneau d'ajoncs d'or pour enchâsser la pierre brute, le pays qui s'appelle Hague avec ses forêts et son port de mer...

Adèle a-t-elle eu seulement le temps de rosir de plaisir et de remercier son fiancé ? A peine, car Richard III mourut avant que le mariage pût être célébré. Adèle s'en consola dans les bras de Baudouin, comte de Flandre, à qui elle donna une fille qui épousa Guillaume le Conquérant et devint la reine Mathilde.

Cæsaris Burgus aurait pu tout aussi bien s'appeler Mathildæ Burgus. Car, tandis que les invasions succèdent aux invasions, faisant trembler sur leurs bases les fondations de la ville qui n'en finit pas de s'extraire de son gros œuf militaire et granitique, les jolies Mathilde, elles aussi, se succèdent les unes aux autres.

Après la Mathilde épouse de Guillaume, voici une Mathilde impératrice, petite-fille de la précédente, qui commence par convoler avec l'empereur du Saint Empire romain germanique avant d'épouser, pour cause de veuvage, Geoffroi Plantagenêt. Or c'est cette Mathilde, l'*emperesse* comme on disait alors, qui aurait été à l'origine du nom de Chantereyne donné à ce quartier de Cherbourg où est implanté aujourd'hui le port de plaisance et qui, dans le même élan, aurait fondé l'Abbaye du Vœu.

Sans aucun doute s'agit-il d'une légende, mais qui fut si souvent contée lors des longs soirs de tempête, au cours des veillées, qu'elle est indissociable de l'architecture invisible de la cité - cette architecture de l'imaginaire sans laquelle une ville est comme un homme qui ne saurait que dormir sans jamais rêver, et par conséquent sans jamais créer ni dépasser l'utilitaire pour façonner de la beauté absolument inutile et pourtant absolument nécessaire.